

## 1981 – Enfin !

### Marc Dumont (1976)

Ce jour ensoleillé du 21 mai 1981, il n'y avait presque personne dans les couloirs de l'ENS. Presque tous les cloutiers et caïmans étaient partis, joyeux, vers le Quartier latin et la rue Soufflot afin de ne pas manquer l'investiture d'un nouveau président de la République. Pourtant nous étions encore deux à hanter les couloirs déserts, à nous installer le matin pour un oral préparatoire aux éventuelles épreuves d'agrég, si les résultats d'admissibilité à venir le permettaient. Il y avait donc celui qui devait finir cacique et moi-même. Ni l'un, chiraquien, ni l'autre, communiste, ne se sentaient le cœur à la fête – pour des raisons fort différentes.

En ce qui me concernait, une sourde angoisse me tenaillait. Certes, j'avais déjà obtenu le CAPES dès 1978, mais quels allaient-être mes résultats à l'écrit d'agrégation ? Cette angoisse toute personnelle, bien que commune à tout normalien agrégatif, était renforcée par deux autres grands malaises : politique, car je voyais le rapport de forces des gauches comme annonciateur de profonds problèmes qui n'ont pas tardé à se concrétiser – et intime, car c'était ma quatrième tentative pour obtenir ce sésame de l'Éducation nationale que je voyais comme un Graal hors de portée.

En effet, je faisais partie de l'infime pourcentage d'enfants d'ouvriers à parvenir dans le saint des saints inaccessible : l'École normale supérieure. Il n'y avait aucun intellectuel dans ma famille mais de nombreux ouvriers, des mineurs de fond, des vendeuses de magasin, des cordonniers, comptables, nurses ou « marchands de couleurs ». L'usine où travaillait mon père, je l'avais sous les yeux depuis les fenêtres des salles de cours dans le parc de Saint-Cloud. C'était le LMT, « Le Matériel Téléphonique », où il avait été tourneur-fraiseur-ajusteur avant de devenir dessinateur industriel depuis peu. Son atelier, puis son bureau, donnaient sur la Seine. De là, il pouvait apercevoir la bâtisse de l'ENS.

Chez nous, dans notre petit deux pièces de Boulogne, ce n'était pas l'opulence, même si les « Trente glorieuses » avaient permis une réelle augmentation des niveaux de vie dans ces années dont je me souviens avec acuité, années qui vont, pour moi, des premiers succès de Sheila et de l'assassinat de Kennedy jusqu'à mon intégration en 1976, du temps du gouvernement Chirac qui ne cessait alors de promettre « la sortie du tunnel » de la crise de 1973.

J'ai donc été un de ceux qui ont profité de « *l'ascenseur social* »... Mais je ne supporte pas cette expression, tant les marches à gravir sont hautes, innombrables, indicibles.

Dès mon intégration, je me suis senti décalé. Chaque normalien semblait tellement à l'aise, dans son milieu naturel, celui d'une bourgeoisie intellectuelle. Beaucoup d'entre eux trouvaient logique d'envisager l'ENA et l'intégration dans les grands corps de l'État, une fois

l'agrégation en poche. Cela me scandalisait car je trouvais que nous étions formés là pour devenir enseignants et transmettre. Je ne savais même pas ce qu'était l'ENA.

Au cours de mes années à l'ENS, je n'ai rencontré qu'un seul camarade venu du monde ouvrier. En difficulté, bien plus que moi. Je me souviens de nombreuses discussions avec lui afin de le maintenir à flot, de lui éviter la totale dépression suicidaire. Lui aussi se sentait si loin de ce monde intellectuel si brillant. Il n'a pas résisté à la pression et n'a pas passé toutes les épreuves. Qu'est-il devenu ?

De mon côté, j'ai connu un parcours très spécial. Dès la première année d'École, licence en poche, j'entrais donc en maîtrise et je suivais les cours d'agrégé avec deux camarades et amis communistes. Nous nous partagions les cours à suivre, ceux des deux sujets qui restaient au programme l'année d'après. Nous étions plutôt mal vus par les agrégatifs d'alors. Mais il me reste le souvenir inoubliable des premiers cours de Jean-Louis Biget que je découvrais et que j'ai suivis avec enthousiasme. Sa façon, sa bonhomie, sa culture, sa hauteur de vue, sa façon de parler, de *dire*... En écrivant ces lignes, j'entends encore sa voix et je revois son sourire, toujours narquois, complice, toujours heureux d'être là et de partager avec nous. Il me semble même sentir encore l'odeur de sa pipe.

Cette année-là, tout comme les autres qui ont suivi, reste avant tout pour moi attachée à l'incroyable énergie intellectuelle que dégagait la personnalité de Biget. Un stimulant chaleureux qui m'a fait découvrir une passion pour l'histoire du Moyen Âge. Il fut la deuxième figure professorale qui compta au plus profond. L'autre était ma professeure de khâgne, Germaine Willard, à qui je dois tant – tout. Elle fut ma mère spirituelle, avant de devenir une amie. C'est elle qui insista pour que je redouble ma khâgne, allant jusqu'à téléphoner à mes parents pour qu'ils fassent pression sur moi en ce sens. C'est elle, par ses cours et ses analyses historiques, qui m'apprit le sens critique et m'ouvrit les vastes horizons de l'Histoire et de la Politique mêlés, indissociables. C'est par elle, marxiste, que je découvris l'engagement des communistes, bien loin de la caricature vécue dans mon entourage familial proche, dépolitisé et largement anti-communiste. C'est à elle que je suis redevable d'une force qui me permit d'intégrer. À Saint-Cloud, c'est Biget et son optimisme qui me servirent de balise – il n'en sut rien.

Reste que le meilleur souvenir de l'École est extra-scolaire. Ce fut le voyage à Rome à l'automne 1977, ma première fois en Italie. Je revois Yvon Thébert faisant vibrer le Forum de sa voix de stentor et de son enthousiasme sans pareil. Je revois les découvertes du Gesu, de l'église de « Tosca », Sant'Andrea della Valle ; partout le baroque. Et la chance d'une visite privée du Palais Farnèse, moment inoubliable ! Je repense aussi à cet orage impressionnant qui nous avait pris de court et nous força tous à nous réfugier au plus vite dans notre superbe hôtel non loin de et avec vue sur le Forum. Un autre moment fort de ces années d'ENS aurait dû être cette soirée où Michel Foucault fut convié à débattre à Pozzo. Mais ce n'est pas du tout le cas. Il m'en reste des images plus que des impressions intellectuelles.

C'est donc cette année-là que je me retrouvais réellement en prépa agrégé. Admissible, puis recalé à l'été 1978. À cause... de l'épreuve de Moyen Âge ! J'avais eu la malchance de tirer un sujet portant sur un texte institutionnel complexe, hors des limites géographiques et chronologiques du programme. À la confession, Philippe Contamine me dit, d'un air contrit, en me prenant à part « je suis désolé que ce soit tombé sur vous... ». Ce qui me laissa sans voix.

Je repiquais donc, mais travaillais tant et tant que je me suis démolie la santé : une méningite et l'obligation de ne plus lire ni travailler pendant les semaines de convalescence. De février à avril sans pouvoir travailler. Autrement dit, le sort de mon agrégé 1979 était scellé. Il le fut, logiquement : pas même une admissibilité.

Mais l'année suivante, je ne pouvais plus échapper au Service national. Je le fis à l'École militaire de Strasbourg, enseignant en terminale et prépa Saint-Cyr à des élèves militaires tous plus âgés que moi. La préparation de mes cours ne me laissait aucune place pour travailler de nouveaux sujets en vue d'une troisième tentative. En avais-je envie ? Pourtant, je me suis inscrit aux épreuves car elles donnaient droit à une semaine de permission. Je pensais ne rester qu'une heure puis profiter de cette liberté filoutée. Mais en fait, j'ai rendu toutes les copies. Pour m'amuser, car je n'avais aucune connaissance de trois des quatre sujets au programme – seule la contemporaine m'était un peu familière. Les résultats m'ont fait éclater de rire. J'étais très proche de l'admissibilité avec de bien meilleures notes que l'année précédente où je m'étais rendu malade...

Alors, pour l'année 1980-1981, j'ai repris le chemin de Saint-Cloud. Sans illusion, mais sans me forcer, en me gardant des moments de détente, d'amitié, tout en militant, avec en ligne de mire ce moment décisif qu'était la présidentielle.

Il faut dire que la relation entre l'ENS et la politique fut pour moi symbolique. Lorsque j'étais en classe prépa, mon père m'avait dit de façon tranchante : « Tu feras de la politique quand tu gagneras ta vie ». Alors, le premier jour d'octobre 1976, ce premier jour officiellement salarié de l'ENS, j'ai adhéré au PCF. En 1981, je militais donc à Paris où j'habitais, mais aussi à l'École où je m'installais de plus en plus souvent dans ma chambre de la résidence. Et ce ne fut pas un chemin de roses. Sans cesse renvoyé à l'URSS, au « bilan globalement positif », au goulag et au phénomène stalinien, à l'intervention en Afghanistan, au passé d'un Marchais ouvrier du STO, à un PC accusé de racisme et de soutien à Jaruzelski, ce n'était pas simple de faire avancer les idées programmatiques, ni de défendre la nécessaire actualisation et mise en œuvre d'un Programme Commun qui n'était plus du tout la référence du PS. Les distributions de tracts à l'entrée de la cantine ne se passaient pas toujours sereinement. Léger euphémisme pour dire que j'étais voué aux gémonies par mes condisciples socialistes, dont les rangs s'étoffaient d'anciens centristes devenus moins regardant sur le rose bien pâlisant d'un parti se vivant déjà hégémonique.

Rien n'était joué, jusqu'à ce 26 avril 1981, dans une atmosphère d'anticommunisme le plus délirant. « Si la gauche l'emporte, on verra les chars soviétiques place de la Concorde », éructait le si giscardien Michel Poniatowski... Mais à 20 heures, les résultats estimés furent pour moi, comme pour beaucoup de camarades, un immense coup de massue. Immédiatement conscient de ce que signifiait ce très net reflux du PC, du rapport de forces que cela impliquerait à gauche. Et les quatre ministres communistes choisis plus tard – alors qu'il n'y en eut pas dans le premier gouvernement Mauroy – montrèrent ensuite clairement en quel dédain profond les mitterrandiens tenaient leurs éphémères « partenaires ».



*Révolution*, hebdomadaire du PCF, 20 mars 1981

Entre les deux tours, au terme de débats très houleux, la section PCF de la ville de Saint-Cloud décida de soutenir le candidat socialiste. Sans aucune illusion et avec une très profonde amertume. Comment faire autrement après les politiques antisociales (« Je perds mon sang froid ») de « Barre 1, Barre 2, Barre toi ! », comme on le scandait dans des manifs monstres les années précédentes ?

Quelques semaines avant, en même temps que *L'Humanité Dimanche*, je vendais à la criée, à Paris, comme à l'entrée de la cantine de l'École, le numéro de *Révolution* où tout ce qui nous attendait était déjà consigné : « Mitterrand, à droite toute ». Le penchant libéral comme le passé vichyste – que d'aucuns ont fait mine de découvrir une douzaine d'années plus tard – y étaient précisés, avec photo à l'appui.

Et lors d'une distribution de tracts à la gare de Saint-Cloud, je vis venir vers nous les ténors normaliens du PS qui souhaitaient distribuer nos appels au vote. Cela m'a profondément écœuré – suite aux paroles blessantes, innombrables quolibets et au réel mépris dont j'avais été l'objet durant les mois de campagne.

Alors, le 21 mai, je n'avais aucune envie de fêter je ne sais quelle victoire, que je voyais comme ouvrant la porte à une recomposition politique, celle où le libéralisme allait revenir en force dans ce monde de la guerre froide dirigé par Reagan et Thatcher.

Ensuite, ce furent les résultats de l'écrit, les oraux par de somptueuses journées de juillet, puis le moment d'attente et le rendez-vous à la Sorbonne pour des résultats annoncés à onze heures. Avant même de voir mon nom sur la liste des admis, des copains arrivés avant moi m'avaient dit que c'était bon. Et lorsque j'ai vu mon classement, je n'en croyais pas mes yeux : huitième ! Cela m'a donné une pêche, une énergie, un dynamisme à déplacer des montagnes pour des années à venir. Tout me semblait devenu possible. Ce jour de juillet, j'ai immédiatement téléphoné à mes parents, puis à Germaine Willard. Et j'ai mesuré la chance que l'enseignement de l'École m'avait donné. 1981, enfin !

Immédiatement après ce résultat, ma mère m'a révélé un secret. Lorsque j'étais en troisième, mon professeur d'histoire d'alors, Monsieur Eudes, avait voulu la rencontrer à la fin de l'année. Elle me révéla le contenu de ce qu'il lui dit alors. Il trouvait que j'étais passionné – ce en quoi il avait raison, car dès mon premier « cours » d'histoire, la première semaine de Primaire, à six ans, j'étais rentré à la maison en disant : « Je veux faire comme le Maître : raconter l'Histoire », ce qui ne m'a jamais quitté...

Cet enseignant conseilla à ma mère de me pousser dans les études, ce qui était loin d'être une évidence dans ma famille, mon père me destinant à l'apprentissage pour devenir ouvrier comme lui. Et monsieur Eudes apprit à ma mère l'existence des classes préparatoires et de Normale sup, des concours de recrutement et de l'agrégation aussi, dont nous ne savions rien, dont je n'ai personnellement rien su avant la fin de la terminale !

C'est cette conversation qui fut décisive, à mon insu. Une hâtive réflexion psychanalytique en déduirait que le désir de la mère n'est pas pour rien dans la réussite du fils. C'est juste, mais pas seulement. Car ce désir rejoignait mon propre désir de savoir, mêlé à celui d'échapper à une condition sociale qui n'offrait guère, à mes yeux d'alors, de possible ni d'avenir enviable. Pourtant, si je suis pleinement conscient de tout ce que je dois à ces années de prépa puis à ces années d'École et à leurs acteurs, ne me parlez pas « *d'ascenseur social* ».

### Marc Dumont

Après 1981, j'ai d'abord enseigné quinze ans en collège et lycée, dont dix à Aubervilliers pour ce qui fut ma plus belle décennie professionnelle, tant par les contacts avec les élèves que par le climat chaleureux qui régnait entre les collègues. Mais ce fut surtout la radio qui occupa l'essentiel de ma carrière. Dans une radio privée, TSF 93, puis à Radio Bleue, France Culture et surtout France Musique. De l'histoire de la chanson à l'histoire des musiques, j'ai ainsi élaboré des milliers d'heures de programmes durant plus de trente années en tant que producteur radio.

Depuis 2014, après avoir été violemment congédié de Radio France (« Tu payes ton engagement syndical et politique », me dit alors un haut fonctionnaire du ministère de la Culture), j'ai réalisé d'autres émissions, des rendez-vous vidéo (1), des articles critiques (2) et je propose de très nombreuses conférences, de la Philharmonie de Paris à Strasbourg, Nanterre ou Monte Carlo. Je suis également attelé à la rédaction de livres où Musiques et Histoire se croisent.

- (1) Par exemple : <https://www.youtube.com/watch?v=48Oh6Dr9dWs>  
<https://www.youtube.com/watch?v=TJ0fcSSAEv4>  
[https://www.youtube.com/watch?v=SFs\\_omNAotY](https://www.youtube.com/watch?v=SFs_omNAotY)
- (2) Sur le site de Première loge : <https://www.premiereloge-opera.com>

